

AVERTISSEMENT : Ces extraits de lectures sont destinés à attirer l'attention sur des ouvrages que nous avons remarqués. Ils tentent de donner un fil conducteur parmi ceux proposés par l'auteur. Nous indiquons, soit en changeant de paragraphe, soit par l'indication (...) le fait d'avoir omis un passage, court ou long. Bien évidemment, nous incitons le lecteur à retrouver le texte intégral et acquérir l'ouvrage, ne serait-ce que par esprit de soutien ou de solidarité.

Jean Hatzfeld
Une saison de machettes
Seuil 2003

De bon matin

Rose Kubwimana est une dame un peu âgée, d'allure maigre, grande et robuste. Ses cheveux sont grisonnants. Sa maison se situe à une heure de marche dans la forêt. Depuis vingt ans, elle vient puiser l'eau de la famille et n'a jamais auparavant perçu ce silence, ni lors des grandes sécheresses qui durcissent la vase, ni lors des pluies diluviennes qui l'inondent. Cela ne vient pas du ciel, elle le sait. Elle est inquiète, mais pas vraiment surprise.

Elle sait aussi, parce qu'elle en a aperçu, que de nombreux réfugiés Tutsis se sont réfugiés plus bas dans l'école de Cyugaro, ou qu'ils sont descendus jusqu'aux bords du fleuve pour s'y cacher, sans doute pas très loin de sa mare.

Ce premier jour est le 11 avril 1994. Pour mémoire, le 6 avril, le président de la République du Rwanda, Juvénile Habyarimana, a été assassiné sans l'explosion de son avion. Les massacres du génocide ont commencé la nuit même à Kigali, puis dans les villes provinciales, et quelques jours plus tard sur les collines, comme ici, dans la région de Bugesera.

Adalbert se fait couler de l'eau sur les mains, il se frotte le visage, boit et recrache. La veille il s'est couché tard, ivre. Il ne mange ni la bouillie de sorgho ni les haricots qui chauffent sur les braises, il ne parle guère sauf à son frère et s'en va. « Il a quitté très chaud », dira Rose plus tard.

Le groupe se dirige vers un cabaret et se fait une place sur le muret de la véranda. Des femmes s'affairent dans l'arrière-cour au-dessus d'un feu duquel émane un fumet de viande grillée.(...) Ils vont chercher des bouteilles de Primus (*bière d'origine belge*) qu'ils décapsulent l'une contre l'autre, mangent et boivent d'un appétit joyeux.

On le remarque dans une clairière grâce aux butts faits de troncs d'eucalyptus. Des cars, des camions militaires, des camionnettes se suivent et stationnent tout autour. Une foule d'hommes l'envahit peu à peu.

Familiers des marais, ils pressentent que des Tutsis sont déjà allés se cacher dans leurs profondeurs, c'est pourquoi ils y parviennent les premiers (...) Sans l'ombre d'une hésitation, les gars quittent le sol ferme et s'enfoncent jusqu'aux genoux dans la vase, une main tenant la machette, l'autre écartant les feuillages.

En avril 2000, j'ai écrit un livre de récits de rescapés de cette commune de Nyamata, *Dans le nu de la vie. Récits des marais rwandais*. Il débutait par cette phrase : « En 1994, entre le lundi 11 avril à 11 heures et le samedi 14 mai à 14 heures, environ 50 000 Tutsis, sur une population d'environ 59 000, ont été massacrés à la machette, tous les jours de la semaine, de 9h30 à 16 heures, par des miliciens et voisins hutus, sur les collines de la commune de Nyamata, au Rwanda. Voilà le point de départ de ce livre. »

L'organisation

Là-bas, on nous promulguait les consignes de tueries et les itinéraires de terrain pour la journée ; et on allait en fouillant les brousses, jusqu'à descendre vers les marigots. On formait une chaîne pour entrer dans les papyrus et la boue. Puis son se séparait en petites compagnies de connaissance ou d'amitié.

Panrace : Le premier jour, un messenger du conseiller communal est passé dans les maisons pour nous convoquer à un meeting sans retard. Là, le conseiller nous a annoncé que le motif du meeting était la tuerie de tous les Tutsis sans exception. C'était simplement dit, c'était simple à comprendre.

On a donc seulement demandé à haute voix des détails sur l'organisation. Par exemple, comment et quand il fallait commencer, puisqu'on n'était pas habitués à cette activité, et par où aussi, puisque les Tutsis s'étaient échappés de tous côtés (...) Le conseiller a répondu sévèrement : « Il n'y a pas à demander par où commencer ; la seule organisation valable, c'est de commencer droit devant dans les brousses, et tout de suite, sans plus s'attarder derrière des questions. »

Au début, le bourgmestre, le sous-préfet, les conseillers municipaux étaient à la coordination de tout ça et les militaires ou policiers à la retraite grâce à leurs fusils. En tout cas, celui qui disposait d'une arme, même une vieille grenade, était très bien poussé en avant et s'en trouvait favorisé.

Par après ce sont les jeunes gens les plus courageux qui sont devenus chefs. Ceux qui ordonnaient sans hésitation et marchaient à grands pas. Moi, je me suis fait chef pour les cohabitants de Kibungo dès le premier jour. Auparavant j'étais chef de la chorale de l'église ; je suis devenu de la sorte un chef authentique, si je puis dire. Les cohabitants se sont accordés sur moi sans anicroche.

Alphonse : On se réveillait, on se lavait, on mangeait, on se soulageait de ses besoins ; on appelait son voisin et on allait en petite équipée de rencontre. On ne changeait pas nos habitudes de lever de cultivateurs, sauf pour l'heure, qui pouvait être plus tôt ou plus tard selon les péripéties de la veille.

Le matin, il n'y avait pas de banquet spécial. On mangeait le plus souvent le repas de son épouse. Il était copieux évidemment. Le soir, ça dépendait comment s'était passée la journée. Si étaient arrivés un grand nombre de renforts des collines avoisinantes, les chefs profitaient de ces assaillants pour réussir des opérations de chasses plus rentables, en cerclant les fugitifs de tous côtés. C'était double travail en quelque sorte. Et le soir, on devait se regrouper au centre, pour manger de la viande tous ensemble, faire un peu d'amitié aux

interhamwe (nom des milices extrémistes du régime Habyarimana, entraînées par l'armée), se mettre à l'aise avec les collègues éloignés, écouter les proclamations des autorités, et se partager les pillages.

Mais les jours d'expéditions ordinaires, on ne s'attardait pas si longtemps au cabaret du centre, pour rentrer tôt en famille ou percer une Primus en intimité. On profitait de ces accalmies pour prendre de la tranquillité et du repos.

Ignace : On se rassemblait en foule d'un millier sur le terrain, on partait dans les brousses en compagnie de cent ou deux cent chasseurs, on était emmenés par deux ou trois messieurs à fusil, des militaires ou des intimidateurs. Sur le bord boueux des premières rangées de papyrus, on se séparait par équipées de connaissance.

On ne choisissait pas de chansons spéciales pour renforcer les encouragements, on ne chantait aucune parole patriotique comme celles des airs de radio, aucune parole méchante ou moqueuse contre les Tutsis. On n'avait pas besoin de strophes encourageantes, on choisissait des chansons traditionnelles qui nous plaisaient. En somme, des chorales marchantes.

Léopold : Les gens de Kibungo de Kanzenze et de N'Tarama se rassemblaient sur le terrain de foot de Kibungo. Les gens de Muyange et de Karambo se rassemblaient devant l'église pentecôtiste de Maranyundo. Là, s'il y avait des brochettes, on mangeait. S'il y avait des consignes, on écoutait et on allait.

On devait normalement partir à pied à travers la brousse, raison pour laquelle on se levait plus tôt que les collègues de Kibungo. Toutefois le trafic de véhicules était appréciable pendant cette période. Les chauffeurs se montraient serviables et offraient leurs bennes sans contrepartie, certains commerçants multipliaient des allers-retours cadeau ; et on pouvait donc trouver place dans une camionnette de commerçant ou dans un autocar militaire. Ca dépendait de la chance ou de son rang.

Elie : On devait faire très vite, on n'avait pas droit aux congés, surtout pas les dimanches, on devait terminer. On avait supprimé toutes les cérémonies. On était tous embauchés à égalité pour un seul boulot, abattre tous les cancrelats. Les intimidateurs ne nous proposaient qu'un objectif et qu'une manière de l'atteindre. Celui qui repérait une anomalie, il l'agitait à voix basse ; celui qui nécessitait une dispense, pareillement. Je ne sais pas comment c'était organisé dans les autres régions, chez nous c'était élémentaire.

Jean-Baptiste : Au fond, dire qu'on s'est organisés sur les collines est très exagéré. L'avion a chuté le 6 avril. Le très petit nombre de cohabitants hutus est parti directement en représailles. Mais le grand nombre a attendu quatre jours dans leurs maisons et aux cabarets le plus proches ; à écouter la radio, à regarder les fuites de Tutsis et à bavarder et blaguer sans rien préparer.

Le 10 avril, le bourgmestre en costume plissé, et toutes les autorités, nous ont rassemblés. Elles nous ont sermonnés, elles ont menacé à l'avance ceux qui allaient cochonner le boulot ; et les tueries ont commencé sans méthode approfondie. La seule réglementation était de persévérer jusqu'à la fin, de garder un rythme satisfaisant, de n'épargner personne et de piller ce qu'on trouvait. C'était impossible de cafouiller.

Ignace : (...) On avait à faire et on faisait du mieux qu'on pouvait. On se fichait de qui préférerait obéir au bourgmestre, ou aux ordres des *interhamwe*, on préférerait obéir directement aux ordres de notre conseiller communal bien connu. On obéissait de tous côtés et on s'en trouvait satisfaits.

Les Hutus de toutes sortes étaient soudain devenus frères patriotes sans plus aucune discorde politique. On ne jonglait plus avec les mots politiques. On n'était plus dans « chacun chez soi ». On accomplissait un boulot de commande. On se rangeait en file derrière la bonne volonté de tous. On s'assemblait sur le terrain de foot en bande de connaissance, et on allait en chasse par affinité.

Les trois collines

L'immigration dans le Bugesera remonte à 1959, provoquée par les émeutes qui précèdent la première république du Rwanda, puis son indépendance. Cette année-là, fuyant les pogroms qui célèbrent l'abolition de la royauté tutsie, des Tutsis embarquent en catastrophe dans les bennes en bois des camions de l'administration belge, et sont abandonnés, après une nuit de voyage, sur la rive du fleuve.

Des vagues de Tutsis et de Hutus se succèdent, chassés de leurs régions par les massacres ou par la misère, qui peuplent tour à tour les quatorze collines de la commune de Nyamata. Au début des années 70 notamment, une famine qui sévit dans les champs de Gitarama pousse sur les chemins une colonie de famille hutues. (...)

Ce peuplement tardif rend inepte toute discussion sur l'antériorité d'une ethnie, qui la légitimerait plus que l'autre. Tous ces immigrants de Bugesera sont arrivés presque en même temps, marqués par la peur d'avoir failli manquer de terres pour se nourrir, à un moment de leur existence. A la veille du génocide, la population de la commune de Nyamata s'élevait à 119 000 habitants, dans la bourgade et sur ses quatorze collines environnantes, sur une superficie totale de 398 kilomètres carrés. Parmi ces quatorze collines, celles de Kibungo, Kanzanze et N'tarama comptaient 12 675 habitants sur une superficie de 135 kilomètres carrés. Après les massacres, la population de la commune tomba à 50 500 habitants et celle des trois collines à 5 000. Environ cinq Tutsis sur six ont été tués en moins de six semaines.

La première fois

Fulgence : D'abord, j'ai cassé la tête d'une vieille maman d'un coup de gourdin. Mais, puisqu'elle était déjà allongée bien agonisante par terre, je n'ai pas ressenti la mort au bout de mon bras. Je suis rentré le soir chez moi sans même y penser. Le lendemain, j'en ai coupé debout vivants. C'était le jour du massacre de l'église, donc un jour très spécial. A cause du brouhaha, je me souviens que j'ai commencé à frapper sans regarder sur qui, au hasard de la cohue si je puis dire. On était très gênés aux jambes par la bousculade et on s'entrechoquait les coudes.

Panrace : Par chance, j'ai commencé par tuer plusieurs personnes sans les regarder en face. Je veux dire que je cognais, ça hurlait, mais c'était de tous côtés ; c'était donc un entremêlement de coups et de cris qui se partageaient par tous. Je me souviens toutefois de la première personne qui m'a regardé, au moment du coup sanglant. Ca c'était grand-chose. Les

yeux de celui qu'on tue sont immortels, s'ils vous font face au moment fatal. Ils ont une couleur noire terrible. Ils font plus sensation que les dégoulinements de sang et les râles des victimes, même dans un grand brouhaha de mort. Les yeux du tué, pour le tueur, sont sa calamité s'il les regarde. Ils sont le blâme de celui qui tue.

Alphonse : (...) Ca s'était passé en douceur, je n'avais pas eu à lutter. Au fond, pour cette première fois, j'ai été très surpris par la vitesse de la mort, et aussi par la mollesse du coup, si je puis dire. Je n'avais encore jamais donné la mort, je ne l'avais jamais envisagé, je ne l'avais jamais essayé sur un animal à sang. Puisque j'étais bien muni, les jours de noces ou de Noël je payais un garçon pour tuer les poulets derrière la maison ; et pour éviter cette saleté-là.

Jean-Baptiste : Des jeunes gens ont fouillé chez un monsieur du nom d'Ababanganyingabo ; ils sourcillaient parce que ce Hutu de Gisenyi fréquentait notoirement les Tutsis à qui il pouvait bien proposer ses bras (...). On m'a nommé parce qu'on savait que j'étais marié à une Tutsie. La nouvelle de la situation d'Ababanganyingabo se répandait, les gens attendaient. Ils étaient chauds parce qu'ils avaient tué des personnes. Une personne a dit devant l'auditoire : « Jean-Baptiste, si tu veux sauver la vie de ta femme Spéciose Mukandahunga, il faut que tu coupes cet homme présentement. C'est un tricheur, montre-nous que toi tu n'es pas de cette espèce-là ». (...) Moi, j'avais choisi mon épouse par amour de sa beauté, elle était grande et très attentionnée, elle m'était attachée, j'avais grand-peine à la perdre. La foule s'est grossie. J'ai saisi la machette, j'ai donné un premier coup (...)

Pio : (...) Ses traits étaient bien semblants de ceux de la personne que je connaissais, mais rien ne me rappelait fermement que je l'avais côtoyée depuis une ancienne date. Je ne sais pas si vous pouvez bien me comprendre. C'était une reconnaissance, sans la connaissance. C'était la première victime que je tuais ; ma vision et ma pensée s'étaient embrouillées.

Elie : (...) Tuer au fusil, c'est comme un jeu en comparaison de la machette, c'est beaucoup moins touchant.

Adalbert : La première personne que j'ai tuée à la machette, je ne me souviens pas des détails exacts. Je donnais mon coup de main dabs l'église ; j'ai frappé de larges coups, j'ai touché de tous côtés, j'ai ressenti de l'effort mais pas de la mort ; il n'y avait aucune peine personnelle dans le brouhaha. Raison pour laquelle, pour moi, la vraie première fois, valable pour raconter un souvenir durable, c'est quand j'ai tué deux enfants, le 17 avril. (...) A présent, je me sens trop souvent rattrapé par le souvenir de ces deux enfants, tirés droit devant, comme une bagatelle.

Léopard : (...) C'était suant et dissipant, c'était comme une distraction imprévue. Je n'ai même pas compté. Ni pendant les activités, ni après puisque je savais que ça allait recommencer. Je ne peux vous dire, avec sincérité, combien j'ai tué, puisque j'en ai oublié en chemin. Ce monsieur tué sur la place du marché, je peux vous en raconter un souvenir exact, car il est le premier. Pour d'autres, c'est plus fumeux, je n'en ai plus trace dans ma mémoire. Je les ai considérés sans gravité ; je n'ai même pas repéré, à l'occasion de ces meurtres, cette petite chose qui allait me changer en tueur.

Une bande

La famille d'Ignace Rukiramacumu est dans la première colonne hutue qui traverse les marais, en 1970, et s'installe au plus profond de la forêt Nganwa, le long de la rivière Akanyaru. Ignace est alors âgé de trente-sept ans. Il a donc bien connu la royauté tutsie puisqu'il avait vingt-six ans au moment de la mort de Mutara Rudahigwa, le dernier grand souverain. Pour cette raison, avant le génocide, il va jouer le rôle d'un ancien, rancunier, dans le groupe. Il va représenter une sorte de mémoire aigrie des mauvais temps.

Alphonse Hitiyaremye vient plus tard, embauché dans un premier temps comme journalier, sur les parcelles de prospères éleveurs tutsis. Par la suite, il acquiert une parcelle qu'il défriche dans la forêt de Nyamabuye, plus proche du fleuve Nyabarongo. Adalbert, Fulgence, Pio, Pancrace et d'autres grandissent au sein d'une même meute de gamins, sur les bancs de la classe, où ils fréquentent naturellement les Tutsis de leur âge. Eux n'ont pas vécu sous l'ancien régime et ne reçoivent quasi aucun enseignement scolaire sur l'histoire du Rwanda. Adolescents, ils abandonnent l'école pour rejoindre leurs aînés dans les champs. De l'avis de tous, et notamment de leurs ennemis, ils sont de remarquables cultivateurs. Ils fréquentent plus ou moins pieusement l'église, se rassemblent lors de grandes cérémonies traditionnelles, mariages et funérailles. Surtout, ils se retrouvent tous les jours, en fin d'après-midi, pour partager de l'urwagwa, ou de la Primus et des brochettes les jours de fête.

Joseph-Désiré Bitero, lui, n'est pas un des copains de la bande, parce qu'il appartient au petit monde de la bande, parce qu'il appartient au petit monde des notables de Nyamata ; mais, en tant que chef des *interhamwe* de la commune, il est très proche de plusieurs d'entre eux, notamment Adalbert et Léopold, deux activistes dynamiques qu'il affectionne, et Elie, policier à la retraite, qu'il consulte avant et pendant les tueries.

Innocent Rwililiza, un rescapé, lui aussi natif de Kibungo, confirme : « C'étaient des gens très travailleurs, des cultivateurs émérites qui pouvaient se montrer très gentils et très serviables. Toutefois, ils se sont progressivement imbibés de la frustration et de la jalousie envers les Tutsis que leurs parents avaient rapportés de Gitarama. Pendant les tueries de nonante-deux, ils s'étaient brusquement chauffés contre les Tutsis et s'en étaient montrés très menaçants.

Léopold ne se pose plus en rival d'Adalbert. (...) Un jour, à la sortie de la messe en plein air, il a éprouvé le besoin de tout raconter, de se dénoncer, au beau milieu de complices et de congénères interloqués qui le traitent de cinglé. De retour à Nyamata, il persiste et propose d'emblée aux magistrats qui instruisent son dossier de tout déballer. Il est donc à la fois l'un de ceux qui a le plus manié la machette et celui dont les aveux sont les plus précis, concernant ses propres actes et ceux de ses chefs.

Léopold : « Dans la bande, on ne se partage pas les aveux pareillement, mais on se cause en amitié malgré les différends. On s'entraide. Faute de boissons ou de bagatelles, on se distribue du sel ou du sucre, on se lance des blagues contre la nostalgie, on joue au volley ou à des jeux de société sans anicroche. »

L'apprentissage

Pancrace : Un grand nombre de gens ne savaient pas tuer, mais ce n'était pas un inconvénient, parce qu'il y avait des *interhamwe* pour les aider dans leurs premiers pas. Les

premiers jours, les *interhamwe* se transportaient en autobus des collines avoisinantes, pour donner main forte. Ils étaient plus habiles, ils étaient plus imperturbables. Ils se montraient plus spécialisés. Ils donnaient des conseils sur les chemins à prendre et les techniques de coups. Ils passaient à côté de nous et criaient : « Fais comme moi, si tu te sens cafouilleux, réclame de l'aide. » Ils profitaient de leur temps libre pour initier ceux qui ne se montraient pas à l'aise avec ce travail de tuerie. Cette instruction était seulement les premiers jours ; par après on a dû se débrouiller entre nous et peaufiner nos méthodes rudimentaires.

Alphonse : Mais il y a des cas de collègues qui sont restés maladroits jusqu'à la fin. Ils n'osaient pas, ils gesticulaient dans la lenteur ; ils frappaient le bras à la place du cou, par exemple, et ils s'échappaient en criant : « Ca y est, je l'ai complètement tué. » Mais ça se savait que ce n'était pas vrai. Un spécialiste devait intervenir, pour rattraper la cible et la terminer.

Elie : Le gourdin c'est plus cassant, mais la machette est plus naturelle. Le Rwandais est familiarisé avec la machette depuis l'enfance. (...) Dans les premiers jours, celui qui avait déjà abattu des poulets, et surtout des chèvres, se trouvait avantagé ; ça se comprend. Par la suite, tout le monde s'est accoutumé à cette nouvelle activité et a rattrapé son retard. Seuls des jeunes gens, très costauds et volontaires, se servaient de gourdins. Le gourdin n'a aucune utilité en agriculture. Mais il correspondait mieux à leur façon de se distinguer et de pavaner dans la foule. Pareil pour les lances et les arcs ; ça pouvait être plaisant, à ceux qui en possédaient encore, de les montrer ou de les prêter.

Beaucoup de Tutsis ont montré une terrible peur d'être tués, avant même qu'on commence à le frapper. Ils cessaient leur agitation dérangeante. Ils se plantaient immobiles ou se blottissaient. Alors, cette attitude craintive nous a aidés à les frapper. C'est plus tentant de tuer une chèvre bêlante et tremblante qu'une chèvre fougueuse et sauteuse, si je puis dire.

Jean-Baptiste : Si tu te montrais trop malhabile avec la machette, tu pouvais te voir priver de récompenses, pour te faire évoluer dans le bon sens. Si un jour tu te faisais moquer, tu ne tardais pas à te perfectionner. Si tu rentrais les mains vides, tu pouvais même te faire réprimander par ton épouse ou tes enfants. Toutefois chacun tuait à sa façon. Celui qui ne s'habituaient pas à achever sa victime, il pouvait bien la laisser ou demander une aide. Il trouvait derrière lui une connaissance solidaire. Aucun collègue ne s'est jamais plaint d'avoir été maltraité pour sa maladresse. Des moqueries et des brimades, ça pouvait arriver, mais des rudoiments, jamais.

Ignace : Il y a ceux qui chassaient moutonnement, ceux qui chassaient férocement. Ceux qui chassaient lentement parce qu'ils étaient apeurés ; ceux qui chassaient lentement parce qu'ils étaient paresseux ; ceux qui cognaient vite, pour terminer le programme et pour rentrer plus tôt, à cause d'une autre activité. Ca n'avait pas d'importance, c'était chacun sa technique et son caractère.

Clémentine : « J'ai vu des papas qui enseignaient à leurs garçons comment couper. Ils leur faisaient imiter les gestes de machette. Ils montraient leur savoir-faire sur des personnes mortes, ou sur des personnes vivantes qu'ils avaient capturés dans la journée. Le plus souvent les garçons s'essayaient sur des enfants, rapport à leurs tailles correspondantes. mais le grand nombre ne voulaient pas mêler directement les enfants à ces saletés de sang, sauf à regarder, bien sûr. »

L'esprit de groupe

Le premier sentiment que j'éprouve face à chacun des membres de ce groupe n'est ni l'aversion, ni le mépris, ni la pitié, ni même l'antipathie, mais la méfiance : immédiate et réciproque. Ce que je ne sais pas au début des rencontres est qu'elle ne se dissipera jamais totalement, quel que soit le lien particulier que je parviens à tisser avec chacun d'eux.

Les rescapés suspectaient un étranger dont les compatriotes n'avaient pas esquissé un geste pour éviter le génocide. Ils étaient persuadés que de toute façon il était trop tard, que le témoignage en lui-même n'avait plus de raison d'être auprès de gens qui avaient toléré les massacres, et que l'initiative était donc douteuse. Plus impressionnant encore, ils pensaient ne pas être crus s'ils racontaient ce qu'ils avaient vécu ou vivaient depuis le génocide. Ils appréhendaient aussi que leurs récits ne ravivent la douleur.

Le tueur se tient sur ses gardes car il sent les menaces d'un châtimeur au-dessus de sa tête. (...) Pendant toute cette période de rencontres avec les rescapés, je n'ai pas contacté les « autres », leurs tueurs. L'idée ne m'est même pas venue. Ces tueurs m'étaient indifférents. Je n'ai jamais envisagé de poursuivre l'expérience avec eux ; a fortiori de mettre en parallèle les récits. Cela aurait été immoral, insupportable aux yeux des rescapés, certainement aux yeux des lecteurs aussi ; et en plus inintéressant.

Face à la réalité du génocide, le premier choix d'un tueur est de se taire, el second de mentir. Il peut modifier sa décision mais il n'en discute pas. Seul, il ne prend aucun risque, comme il n'en prenait aucun pendant les massacres. On ne peut donc envisager de l'interpeller seul, de solliciter une succession d'interlocuteurs choisis sans rapport entre eux.

Des copains tranquilisés par un esprit de bande né avant le génocide, lorsqu'ils s'entraînaient aux champs et vidaient les bouteilles d'urwagwa au cabaret, et fortifié dans le chambardement des tueries des marais, et aujourd'hui par leur incarcération. (...)

Ils sont cultivateurs, sauf un fonctionnaire et un instituteur ; ils n'ont pas appartenu à des formations *interhamwe* ou paramilitaires, sauf trois. A part Elie, ils n'ont pas porté d'uniforme militaire ou policier. Aucun ne s'est jamais disputé avec des voisins tutsis au sujet de terres, de récoltes, de dégâts, de coucheries.

Le goût et le dégoût

Pio : On ne voyait plus des humains quand on dénichait des Tutsis dans les marigots. je veux dire des gens pareils à nous, partageant la pensée et les sentiments consorts. La chasse était sauvage, les chasseurs étaient sauvages, le gibier était sauvage, la sauvagerie captivait les esprits. On n'était pas seulement devenus des criminels ; on était devenus une espèce féroce dans un monde barbare. Cette vérité n'est pas croyable pour celui qui ne l'a pas vécue dans ses muscles. Notre vie de tous les jours était surnaturelle et sanglante ; et ça nous accommodait.

(...) ce tueur était bien moi pour la faute commise et le sang coulé, mais il m'est étranger pour sa férocité. Je reconnais mon obéissance de cette époque, je reconnais mes

victimes, je reconnais ma faute ; mais je méconnaissais la méchanceté de celui qui dévalait des marais sur mes jambes, avec ma machette à la main.

Pancrace : Tuer, c'est très décourageant si tu dois prendre toi-même la décision de le faire, même un animal. Mais si tu dois obéir à des consignes des autorités, si tu as été convenablement sensibilisé, si tu te sens poussé et tiré ; si tu vois que la tuerie sera totale et sans conséquences néfastes dans l'avenir, tu te sens apaisé et rasséréné. Tu y vas sans plus de gêne.

Alphonse : Il y en a qui se menaçaient entre eux, quand ils n'avaient plus de Tutsis sous la machette. Sur leur visage, on devinait leur besoin de tuer. Mais pour d'autres au contraire, tuer une personne faisait entrer une portion de peur dans leur cœur. Ils ne la sentaient pas au début, mais par après elle le tourmentait ; ils se sentaient peureux ou dégoûtés. Il y en a qui se sentaient lâches de ne pas tuer assez, il y en a qui se sentaient lâches d'être obligés de tuer, par conséquent il y en a qui abusaient de boissons pour ne plus penser à leur lâcheté. Par après, ils s'habituèrent à la boisson et à la lâcheté.

Joseph-Désiré : Celui qui était lancé la machette à la main, il n'écoutait plus rien. Il oubliait tout et en premier lieu son niveau intellectuel. Ce programme répété nous dispensait de réfléchir à ce qu'on faisait. On allait et on revenait, sans croiser une idée. On chassait parce que c'était le programme de nos journées, jusqu'à ce qu'il soit terminé. Nos bras commandaient nos têtes, en tout cas nos têtes ne disaient plus leur mot.

Le passage à l'acte

A quel moment la décision a-t-elle été prise ? Comment s'est déroulée la réunion fatidique ? Qui a parlé le premier d'extermination totale ? Quelles furent les premières réactions de l'auditoire ? (...) A défaut de reconstituer cette scène inimaginable, on sait que la décision de ce génocide a pris corps de façon semblable à celle de l'Holocauste. C'est-à-dire qu'elle est l'aboutissement de préparations et de planifications, plus ou moins formulées et interactives.

Chaque jour qui passait, entre 1933 et 1940, ce régime confirmait par des discours furieux, des décrets ou des assassinats, sa détermination à exclure la communauté juive de la société du III^e Reich. Toutefois, la Solution finale n'est sans doute devenue inéluctable que dans le cours de l'année 1941, pour Hitler et ses deux spécialistes, Himmler et Heydrich ; et elle a été communiquée les semaines suivantes à son état-major et aux futurs cadres du projet.

Lors de l'Indépendance, en 1962, les leaders hutus ont été portés au pouvoir par un mouvement social violent et contradictoire : la révolution populaire de 1959. Cette jacquerie hutue a renversé l'aristocratie tutsie, et aboli des servitudes que la population hutue, majoritaire, ne supportait plus. Mais ces chefs, sans idéaux dignes de cette révolte, en ont profité pour marginaliser l'ensemble de la communauté tutsie, paysans, fonctionnaires, enseignants, dont était issue cette aristocratie.

Dès lors, après amalgame entre l'ancien aristocrate privilégié et le paysan besogneux, le Tutsi fut désigné par l'administration populiste comme un être comploteur, perfide, spéculateur, parasite, dans un pays surpeuplé. Le coup d'Etat militaire du major Juvénal Habyarimana renforça ce régime en 1973. Pour isoler ces compatriotes tutsis accusés de

sournoiseries, il décréta confiscations de biens, lois d'interdiction des mariages mixtes (en vigueur jusqu'en 1976), et surtout vagues récurrentes de massacres...

En 1990, l'entrée en guerre, à partir des maquis ougandais, de troupes rebelles tutsies contre l'armée rwandaise hutue marque une nouvelle étape.

Tous les génocides de l'histoire contemporaine adviennent en pleine guerre. Non qu'ils en soient les causes ou les conséquences, mais parce que la guerre crée un état de non-droit, elle régularise la mort, normalise la barbarie, entretient la peur et les fantasmagories, ravive les vieux démons, ébranle la morale et l'humanisme. Elle affaiblit les ultimes défenses psychologiques chez les futurs acteurs du génocide.

A Butare, siège de l'université nationale, des professeurs publient à qui mieux mieux des élucubrations historiques et des diatribes antitutsies. Dans les studios des radios populaires, Radio Rwanda ou Radio Mille Collines, les Tutsis sont appelés « cancrelats ». Les animateurs, dont les deux plus célèbres, Simon Bikindi et Kantano Habimana, appellent ouvertement à la destruction des Tutsis à travers des sketches et des chansons.

(...) Toutefois, dans ce climat propice à des tueries de grande ampleur, l'extermination semble n'avoir été projetée que durant l'hiver 93-94, quelques mois avant l'explosion de l'avion présidentiel, qui précipita son déclenchement.

Dans la région de Nyamata, fin décembre 1993 probablement, le bourgmestre et le sous-préfet, leurs comparses proches, les caciques des deux principaux partis hutus, quelques officiers du camp militaire de Gako et chefs interhamwe, au total moins d'une vingtaine de personnes sur une population de cent vingt mille, furent informés, par Kigali, du projet précis d'extermination. En même temps que les chancelleries des principaux pays impliqués dans la région et que l'état-major onusien. A un mois du début des tueries, des fonctionnaires d'un certain niveau hiérarchique –directeurs d'école et d'hôpital, conseillers communaux- et des commerçants furent mis dans le secret, soit moins d'une soixantaine de personnes.

En Allemagne, quel que fût le moment de la décision, l'armée, la police, l'administration, divers secteurs de la société civile –rectorats, chemins de fer, chambres de commerce, églises-, étaient déjà prêts depuis longtemps à la mettre en pratique. Et la dernière étape de la destruction des Juifs fut entamée sans raté.

Il en alla de même au Rwanda. Lorsque, dans la nuit du 6 au 7 avril, six ou sept heures après l'explosion de l'avion, le feu vert fut donné par un groupe restreint, l'armée, la police, l'administration étaient opérationnelles. Les militaires étaient parés, les miliciens excités, les machettes neuves et usagées en nombre suffisant, les bras solides et les esprits obéissants. Les ordres traversèrent le pays. Les tueries commencèrent jour après jour à des rythmes différents selon les régions, mais aucun obstacle n'entrava la bonne marche des massacres.

En Allemagne comme au Rwanda, le génocide fut le projet d'un régime totalitaire, durablement au pouvoir. L'élimination du Juif, du Tzigane ou du Tutsi est évoquée dans leur programme politique dès leur accession au pouvoir, et répétée dans les discours officiels. Le génocide est planifié par étapes cumulatives. Il bénéficie de l'incrédulité des pays étrangers. Il est testé pendant de courtes périodes sur des échantillons de population.

En Allemagne et au Rwanda, une mise en œuvre efficace précéda la décision formelle de l'extermination. Comme si, trop inouïe, elle ne pouvait être prononcée à voix haute avant d'être déjà en application.

Travaux des champs

Adalbert : On rôtissait une viande épaisse le matin, on rôtissait une nouvelle viande le soir. Celui qui n'en mangeait que les jours de mariage auparavant, il s'en trouvait gavé jour après jour.

Léopold : Il y a même des gens, parmi nous, qui ont goûté des pâtes et des sucreries comme les bonbons pour la première fois de leur vie. Puisqu'on s'approvisionnait sans payer, au centre de Nyamata, dans des magasins où les cultivateurs n'étaient jamais entrés.

Fulgence : (...) Les Hutus s'étaient toujours sentis frustrés de vaches parce qu'ils ne savaient pas les élever. Ils les disaient pas goûteuses, mais c'était par disette. Raison pour laquelle, pendant les massacres, ils en mangeaient le matin et le soir à cœur joie.

Un génocide de proximité

Le Rwanda, célèbre pays des mille collines, est surtout le pays d'un immense village. Quatre familles rwandaises sur cinq vivent à la campagne, et neuf sur dix tirent peu ou prou leurs revenus de la terre. Aucun médecin, aucun professeur ou commerçant citadin qui ne possède une parcelle sur sa colline natale, qu'il cultive à temps perdu ou confie à un parent. (...) Les tueurs n'avaient pas à reconnaître les victimes puisqu'ils les connaissaient. Car dans un village tout se sait.

Au risque de heurter les historiens de l'Holocauste par ce condensé de leurs travaux, on peut dire que la plupart, en particulier Raoul Hilberg dans son monumental livre *La Destruction des Juifs d'Europe*, distinguent quatre étapes dans le déroulement de l'événement. En premier lieu, celle de l'humiliation et de la déchéance ; après, la désignation et le marquage (brassards, étoiles jaunes, inscriptions de peinture sur les murs) ; puis la déportation et la concentration ; enfin l'élimination totale, par la famine dans les ghettos, la fusillade dans les zones conquises par l'armée et le gazage dans les six camps spécialisés.

Ces étapes se chevauchaient plus qu'elles ne se succédaient, elles étaient reliées par une répression continue : les pogroms, ou les spoliations et expropriations si importantes pour obtenir l'adhésion d'une fraction décisive de la population. Ces étapes résultaient de l'urbanisation et de l'industrialisation des pays dans lesquels se déroulait le génocide, même si les sociétés, allemande, française, polonaise, roumaine ou néerlandaise, par exemple, étaient de cultures différentes.

A société urbaine, génocide de type urbain ; à société villageoise, génocide villageois. Dans le Rwanda rural, le processus du génocide saute les deuxième et troisième étapes – le marquage et la concentration –, qui ne sont pas nécessaires à cause précisément des relations de proximité entre les habitants.

Cette observation est néanmoins schématique, car il existait une sorte de désignation des victimes, puisque depuis 1931 l'administration mentionnait l'appartenance ethnique de tous les citoyens – hutus, tutsis et twas – sur leurs papiers d'identité, demandes d'embauche et autres contrats. Ces papiers ont parfois servi aux miliciens et militaires du génocide lors de fouilles et de barrages, dans les villes et aux frontières, mais pas aux tueurs des campagnes, l'immense majorité.

Dans la région de Nyamata, les habitants s'accordent à dire qu'ils n'ont été d'aucune utilité. L'appartenance ethnique des 60 000 Tutsis était connue de leurs voisins, sans exception. Même celle de familles récemment installées, de fonctionnaires provisoirement en poste, de vagabonds ou d'ermites dans des masures au fond des vallons.

De plus, peu après l'annonce de l'attentat présidentiel, les Tutsis se sont spontanément rassemblés par réflexe de protection. D'abord en se déplaçant vers les hameaux à forte habitation tutsie, sur la colline de N'tarama, par exemple ; puis en s'abritant dans des églises ; enfin, au début des tueries, en s'enfuyant dans les marais et les forêts.

Une autre remarque est utile pour comprendre les réactions de cette société rwandaise très villageoise. Pendant vingt ans, un clan présidentiel a mené une politique qui ne souffrait aucune contestation, exigeait une allégeance totale de tous les notables, hutus et tutsis sans distinction. Elle a provoqué des exodes d'intellectuels et miné ce que l'on appelle la petite bourgeoisie urbaine. Or c'est au sein de cette petite bourgeoisie que mûrissent la réflexion et la contestation en périodes de dérives sociales graves.

La conséquence fut dramatique. Dès les premières tueries, coincée entre un régime dictatorial clanique et une paysannerie omniprésente, fragilisée dans une atmosphère de guerre, apeurée par les assassinats de figures humanistes, hutues ou tutsies, cette petite bourgeoisie n'a pas résisté à une scission spectaculaire. Et l'intelligentsia hutue, loin d'actionner le frein à main, est montée majoritairement en première ligne des massacres afin d'affirmer son existence en cette ère nouvelle.

Comme le raconte Jean-Baptiste Munyankore, instituteur à N'tamara, survivant des marais : « Le directeur de l'école et l'inspecteur scolaire de mon secteur ont participé aux tueries à coups de gourdin clouté. Deux collègues professeurs, avec qui on échangeait des bières et des appréciations sur les élèves auparavant, ont mis la main à la pâte, si je puis dire. Un prêtre, le bourgmestre, le sous-préfet, un docteur, ont tué de leurs mains... Ils portaient des pantalons de cotonnade plissés, ils se reposaient comme il faut, ils se transportaient en véhicule ou à vélomoteur... Ces gens bien lettrés étaient calmes, et ils ont retroussé leurs manches pour tenir fermement une machette. Alors, pour celui qui, comme moi, a enseigné les Humanités sa vie durant, ces criminels-là sont un terrible mystère. »

On peut observer également que cette société paysanne, qui ignore l'agriculture mécanisée et la technologie agronomique, n'a rien entrepris pour moderniser l'efficacité des tueries. Pas de techniques industrielles telles que les chambres à gaz, a fortiori aucune expérimentation scientifique, médicale, anthropologique ; mais pas non plus d'initiative ingénieuse afin d'économiser les efforts. Les hélicoptères, chars ou bazookas d'une armée bien équipée, par exemple, n'ont pas été utilisés ; et les armes plus légères comme les mitraillettes ou grenades très peu, et seulement en guise de soutien tactique ou psychologique.

Dans les champs, la main d'œuvre était manuelle. Les tueries dans les marais étaient donc à l'avenant. Elles se sont déroulées au rythme d'une culture saisonnière. Alphonse Hitiyaremye raconte à un moment : « On se dépêchait car la saison des tueries se finissait. Elle nous promettait de nous éviter un labeur de récoltes, mais pas deux (...) »

La dernière remarque porte sur une suggestion d'un simplisme extravagant, qui revient en leitmotiv, au sujet de la terre, en filigrane des discussions. Les gars de la bande, et d'autres, soulignent (...) que, puisque les Hutus obtenaient de meilleures récoltes que les Tutsis, dont les troupeaux de surcroît saccageaient les plantations, il était normal que les premiers cultivent les parcelles à la place des seconds. D'où d'ailleurs le nombre exceptionnellement faible de mariages mixtes, depuis des décennies, dans une région où les gens travaillaient, mangeaient et priaient ensemble. Innocent Rwililiza l'expliquait ainsi : « Je ne connais pas un cas de mariage mixte de cultivateurs natifs de la colline de Kibungo. Au Rwanda, le mariage mixte était en quelque sorte un privilège de riches et de citadins (...) »

Dans le pays de la philosophie qu'était l'Allemagne, le génocide avait pour objectif de purifier l'être et la pensée. Dans le pays rural qu'était le Rwanda, le génocide avait pour but de purifier la terre, la désinfecter de ses *cultivateurs cancrelats*.

(..) Il est d'une efficacité inégalée. Son rendement s'est révélé très supérieur à celui du génocide juif et gitan, puisque environ 800 000 Tutsis ont été tués en douze semaines.

Les punitions

Alphonse : Pour celui qui se faisait prendre à tricher, ça pouvait être grave, il devait payer une amende décidée par le meneur. Une grosse amende pour une grosse tricherie ou pour une tricherie répétée. Une amende d'argent, par exemple deux mille francs ou même plus.

Fulgence : Celui qui s'esquivait derrière sa maison était dénoncé par un avoisinant, et pénalisé d'une amende.

Marie-Chantal : « Les cultivateurs n'étaient pas assez riches, comme les gens aisés des villes, pour s'acheter la tranquillité de ne pas tuer. Comme les docteurs ou les professeurs de Kigali, qui payaient leurs domestiques ou leurs employés pour ne pas se salir. Sur les collines, beaucoup tuaient simplement pour contourner la pauvreté. S'ils suivaient les tueries, ils ne risquaient pas d'amendes et en plus ça pouvait rapporter grand au retour. Celui à qui la chance proposait de tôle sa toiture, il ne pouvait pas hésiter. »

Jean-Baptiste : Si un matin tu te sentais accablé, tu proposais de contribuer avec de la boisson et le lendemain tu allais. Tu pouvais aussi remplacer la tuerie par d'autres utilités, comme la préparation des repas des *interhamwe* de passage ; ou le rabattage des vaches éparpillées dans les taillis qui allaient être mangées. Et quand la bravoure te reprenait, tu reprenais l'outil et retournais dans les marigots.

Pio : Celui qui avait l'idée de ne pas tuer un jour, il pouvait s'esquiver sans difficulté. Mais celui qui avait l'idée de ne pas tuer du tout, il ne pouvait pas dévoiler cette idée, sinon il allait être tué à son tour devant une assistance. Dire son désaccord à voix haute était fatal sur-le-champ. Donc, on ne sait pas si des gens ont eu cette idée. Tu pouvais bien feindre,

traîner, prétexter, payer mais surtout ne pas t'opposer en mots. Ce devait être la mort si tu prononçais ton refus catégorique, même en catimini, à ton avoisinant.

La pause des tôles

Les pillages

Alphonse : Les jours de vastes opérations, les interhamwe et les militaires de communes avoisinantes s'accaparaient les pillages en priorité. Ils cumulaient les radios neuves, les grandes vaches, les fauteuils de confort, les tôles de première catégorie. Les cohabitants se partageaient ce qu'ils délaissaient. Les jours de petites opérations étaient plus profitables, puisqu'on se retrouvait au premier choix. Quand ceux de la bande pillaient ensemble, ça rapportait gros. L'abondance nous faisait oublier toute chamaillerie. Parfois on devait bien payer l'aide d'une camionnette pour emmener tout ça.

On buvait tellement que le prix des boissons était multiplié par trois ; même par cinq à un moment. Mais ça n'avait plus d'importance pour le buveur, grâce à l'argent des butins.

Un huis clos

La densité démographique des collines du Rwanda, l'une des plus fortes du monde, n'a guère laissé d'espace à des immigrés, à leurs langues et traditions propres, comme il en réside dans tous les pays voisins ; pas plus dans l'aride région du Bugesera que dans le reste du pays.

Aucun protagoniste prêtre, coopérant, diplomate, humanitaire ne peut fournir une explication convaincante à leur fuite immédiate et extravagante, aux premières heures des tueries. En tout cas, ni le danger ni la panique ne peuvent justifier une telle précipitation.

Claudine Kayitesi, une cultivatrice rescapée de N'tamara : « Les Blancs ne veulent pas voir ce qu'ils ne peuvent pas croire, et ils ne pouvaient pas croire à un génocide parce que c'est une tuerie qui dépasse tout le monde, eux autant que les autres ». « Un génocide n'est pas une mauvaise broussaille qui s'élève sur deux ou trois racines ; mais sur un nœud de racines qui ont moisie sous terre sans personne pour le remarquer. »

(...) Trois jours après se déroulent les massacres dans les deux églises ; près de 5000 morts dans chacune en une journée.

La fête au village

Elie : Par ailleurs, les jeunes gens pouvaient cacher une fille qu'ils avaient ramenée des marais, pour la coucher derrière un enclos, ou derrière une brousse. mais quand ils avaient assez couché ou que ça se murmurait, ils devaient la faire tuer, pour éviter de graves pénalités.

Léopard : Il y avait des séances de filles qui étaient forcées dans les brousses. Personne n'osait une remontrance à ça. Même ceux que ça indignait, parce qu'ils avaient reçu

les bénédictions à l'église par exemple, ils se disaient que ça n'allait rien changer puisque la fille devait bien mourir.

Adalbert : Il y avait deux catégories de violeurs. Ceux qui prenaient les filles, et les utilisaient comme femmes jusqu'à la fin, jusqu'à la fuite au Congo parfois. Eux, ils profitaient de la situation pour coucher avec des Tutsies figolées, mais en échange ils leur montraient un petit quelque chose de considération. Et ceux qui les attrapaient juste pour blaguer avec le sexe en même temps que la boisson. Eux, ils les forçaient un court moment et les donnaient à tuer aussitôt après. Il n'y avait aucune consigne des autorités, les deux catégories étaient libres de faire ce qu'elles voulaient.

Il y avait bien sûr le grand nombre de ceux qui ne se préoccupaient pas de ça ; faute de goût ou de considération pour ces fautes. Le grand nombre disait que ce n'était pas convenable, de mêler dans une même affaire les bagatelles et les tueries.

La disparition des réseaux

Sur la commune de Nyamata, pas un réflex de camaraderie de footeux, pas un geste de compassion pour les nourrissons à relever. Aucun lien d'amitié ou d'amour qui ait survécu, au sein d'une chorale religieuse, d'une coopérative agricole. Aucune insoumission dans un hameau, aucune tentative dans une bande d'adolescents. Aucune filière, pourtant simple à mettre en ouvre sur les quarante kilomètres d'immenses forêts désertes qui séparent les marais de la frontière du Burundi ; aucun convoi, aucun passage entre les chemins de bergers, aucun réseau de planques pour permettre d'évacuer des rescapés.

Le mot génocide est de plus en plus galvaudé, employé à tort et à travers, par des personnalités politiques, des journalistes, des diplomates, dès qu'ils témoignent de tueries massives ou cruelles. (...) Mais confondre ces crimes de guerre même lorsqu'ils tendent, dans leur folie collective, à réduire une communauté civile – avec un projet explicité et organisé d'extermination est une méprise intellectuelle et politique, symptomatique de notre culture du sensationnel.

A la guerre, on tue d'abord les hommes, parce qu'ils sont les plus aptes à combattre, puis les femmes susceptibles de les aider, les garçons parce qu'ils prennent la relève et ensuite les vieillards donneurs de conseils. Dans un génocide, on s'acharne sur tout le monde, et plus encore sur les bébés, les jeunes filles et les femmes, parce qu'elles représentent l'avenir.

Les femmes

Fulgence : Des femmes se sont montrées apitoyées par leurs avoisinants tutsis, elles ont essayé de les dissimuler quelques jours. Mais elles, elles ne risquaient rien si elles se faisaient attraper, sauf à faire punir leurs maris. Mon épouse m'a grondé plusieurs fois, elle m'a averti que je pouvais bien perdre la tête dans les marais ; je lui répondais qu'on ne pouvait plus arrêter ces tueries. Elle demandait en priorité de me montrer taiseux.

A la recherche du juste

Isidore Mahandago est le Juste de N'tamara. Marcel Sengali et Martienne Niyiragashoki sont les Justes de Kibungo.

pour finir, mentionnons le cas de conjoints de mariages mixtes, qui sauvent une épouse et quelques parents, malgré une impitoyable sanction. Au contraire de l'administration nazie, qui en général classait les conjoints juifs de mariage mixte d'après leur confession et instruction, juive ou chrétienne, et décidait de leur sort sur ce critère, l'administration d'Habyarimana applique une règle plus simpliste et sexiste. Les maris tutsis doivent être exécutés, et ils le sont sans exception. Les épouses tutsies peuvent être épargnées, avec elles parfois leurs enfants, si toutefois leurs maris hutus acceptent des conditions que résume ainsi Jean-Baptiste Murangira : « ... des femmes tutsies possédées par des Hutus misérables devaient être tués, mais leurs enfants pouvaient être sauvés. Des femmes tutsies possédées par des Hutus nantis comme il faut pouvaient être préservées si toutefois les maris se présentaient bien visibles dans les corvées de tueries... »

Les connaissances

Alphonse : Le chef répétait : « Tuez tout le monde sauf les Tutsies convenablement possédées par des maris hutus ... si ceux-ci montrent un comportement exemplaire dans les tueries. « Raison pour laquelle des Tutsies, par exemple l'épouse de Jean-Baptiste, ont été épargnées au su de ses avoisinants. Tout au contraire, un mari tutsi d'une femme hutue devait être tué en première priorité, avec son épouse, et ses enfants aussi, si elle se montrait protestante.

Berthe : « Autrefois je savais que l'homme pouvait tuer un homme puisqu'il en tuait tout le temps. Maintenant, je sais que même la personne avec qui tu as trempé les mains dans le plat du manger, ou avec qui tu as dormi, il peut te tuer sans gêne. Le plus proche avoisinant peut se montrer le plus terrible. Une mauvaise personne peut te tuer de ses dents, voilà ce que j'ai appris depuis le génocide, et mes yeux ne se posent plus pareil sur la physionomie du monde. »

Les murs du pénitencier

(...) C'est pourquoi, lorsque, aux premiers jours de l'été 1994, à la fin du génocide, un peuple de 2 millions de Hutus s'est levé comme un seul homme et a pris en quelques jours, si soudainement, les routes de l'exode, nous avons compris que la peur des armes et de la vengeance des troupes du FPR ne pouvait en être le seul motif. Nous avons deviné, sans penser à le définir, qu'il fallait un moteur psychique d'une efficacité sans commune mesure avec le seul instinct de survie pour entraîner si puissamment vers le Congo cette foule immense qui abandonnait maisons, parcelles, professions, habitudes, sans hésitation ni regard en arrière. Deux ans plus tard, ces familles sont revenues sur leurs parcelles, sans s'être débarrassées dans les camps de cette culpabilité collective, un sentiment de honte qui aujourd'hui se fonde à la hantise du soupçon, de la punition, de la vengeance.

Après un génocide, les angoisses sont d'une persistance vertigineuse. Le silence qui en découle sur les collines rwandaises est indicible et incomparable, pour les témoins que nous sommes aujourd'hui, avec les habituels non-dits des après-guerres, sinon au Cambodge précisément. Entre eux seulement les rescapés parviennent à surmonter ce silence. Mais au

sein de la communauté des tueurs, innocent ou coupable, chacun compose son rôle de muet ou d'amnésique.

Il n'a pas été difficile d'obtenir des récits, sincères et précis, de militaires du Viet Nam, de tortionnaires de la guerre d'Algérie ou de la dictature argentine, de miliciens de la purification ethnique en Bosnie-Herzégovine, de barbouzes des camps de détentions irakiens ou iraniens ; parfois usant de la maxime d'Oscar Wilde « Donnez un masque à un homme, il vous dira la vérité. » Mais au lendemain d'un génocide, les louvoiements des tueurs lambda et de leurs familles dépassent l'entendement, et ils ne peuvent être expliqués par la seule crainte des représailles.

Les souffrances

Des gars en bonne forme

Et Dieu dans tout ça ?

Jean-Baptiste : Vraiment, le temps ne souhaitait plus qu'on se préoccupe de Dieu et on l'a exaucé. Dans le fond, on savait que le Christ n'était pas de notre côté dans cette situation, mais puisqu'il ne disait rien par la bouche des prêtres, ça nous contentait.

Marie-Chantal : Moins les gens se portent des yeux d'entente et d'entraide les uns sur les autres, plus ils regardent les figures religieuses avec amour sur les murs.

Clémentine : « Chemin faisant sur la route du Congo, les Hutus portaient en exil le fardeau des vaincus et des maudits (...) Dans les camps du Congo, ils se sentaient menacés de tous côtés et aussi de Dieu. (...) »

Un banc sous un acacia

Innocent : Le génocide n'est pas vraiment une affaire de misère et d'un manque d'instruction... En 1959, les Hutus avaient tué, chassé, pillé sans relâche les Tutsis, mais ils n'avaient pas imaginé un seul jour les exterminer. Ce sont les intellectuels qui les ont émancipés, en leur inculquant l'idée de génocide et les débarrassant de leurs hésitations. »

Remords et regrets

Clémentine : « Moi, je vois que les rescapés et les tueurs ne se souviennent pas du tout pareillement. Les tueurs, s'ils acceptent de parler à haute voix, ils peuvent dire la vérité sur tous les détails de ce qu'ils ont fait. Ils ont gardé une mémoire plus naturelle de ce qui s'est passé sur leur colline. Leur mémoire ne se cogne sur rien de ce qu'ils ont vécu, elle ne se sent pas dépassée par de terribles événements. Elle ne s'embrouille jamais dans la confusion. Les tueurs gardent leurs souvenirs à l'eau claire. Mais ces souvenirs, ils les partagent seulement entre eux, parce qu'ils sont risquants.

« Les rescapés, ils ne s'entendent pas si bien avec leur mémoire. Elle zigzague sans cesse avec la vérité, à cause de la peur ou de l'humiliation de ce qui leur est arrivé. ils se

sentent blâmables d'une certaine manière d'une faute qui leur échappe pour toujours. Pour eux, les morts sont proches, ils sont même touchants

Joseph-Désiré Bitero

Les premières victimes de Joseph-Désiré Bitero (...) ne furent pas les Tutsis, mais des Hutus des deux extrêmes. C'est-à-dire pacifiques –favorables à un dialogue avec les rebelles- ou hostiles à toute négociation et partisans d'un conflit à outrance.

Les encadreur

Elie : En 1991, après les premières attaques des rebelles de l'Ouganda, dans les journaux militaires, le Tutsi a été désigné comme l'ennemi naturel du Hutu qu'il fallait supprimer définitivement. C'était écrit en lettres grasses en première page. Par après le ciblage s'est petit à petit répandu dans les radios. Dans les réunions publiques, on nous apprenait à ne plus partager de parcelles ou de biens avec les Tutsis. A ne plus s'entraider pour les cultures, à ne plus se marier ensemble, à ne plus rien pardonner dans les affaires courantes ; parce qu'un jour on se mettrait en route pour les tuer et que ces arrangements seraient des entraves. Mais pour la date et la manière, on ne recevait aucune instruction.

Jean-Baptiste : Quand la république d'Habyarimana a été obligée d'accepter le multipartisme, tous les partis hutus ont recruté des milices. D'abord pour se protéger les uns des autres, parce que c'était très chaud entre les extrémistes hutus ; ensuite pour orienter le regard vers les Tutsis.

Fulgence : Un nombre d'intellectuels étaient des encadreur. Un autre nombre étaient de simples tueurs, pareils aux cultivateurs. Ils ont travaillé comme nous sans se montrer plus brillants dans les tueries. Des intellectuels dissimulaient leurs prétentions, d'autres cas montraient leurs prétentions. Ca dépendait de l'autorité qu'ils voulaient accaparer par la suite, quand tout serait bien terminé. Ca dépendait de leurs prétentions futures.

Derrière les moudougoudou

Neuf ans se sont écoulés depuis le génocide (...) Comment vivent ces communautés hutues et tutsies que le destin oblige à cohabiter malgré le génocide ? On peut énumérer les observations de bon augure à Nyamata : l'explosion des noces joyeuses les samedis après-midi, la construction d'une antenne pour les téléphones portables, l'ouverture d'un hôpital, le départ des organisations humanitaires, la mode des selles en cuir noir, rose et vert amande des taxis-vélos, ou la revalorisation des examens scolaires du lycée Apebu (...) On peut aussi répondre : la peur est toujours là, palpable à tout instant, sans que l'on sache combien de générations en pâtiront avant qu'elle ne s'estompe.

La vie reprend

Les marchandages du pardon

Les pardons

(...) les Tutsis, au contraire des Juifs d'Europe, ont exercé un pouvoir plénier au Rwanda. Ils avaient en effet instauré pendant près de huit siècles, jusqu'à l'Indépendance, une monarchie d'une sophistication et d'une complexité qui reste encore aujourd'hui une énigme pour les historiens et dont le souvenir est incisif dans la mémoire collective hutue.

Et pourtant (...) Les composants de la propagande antitutsie ressemblent étrangement à ceux de la propagande antisémite, que ce soient les qualificatifs physiques : fronts allongés, nez busqués ou droits, doigts crochus pour les uns, longs pour les autres, par exemple ; ou les qualificatifs psychologiques relatifs à la lâcheté, la perfidie, la trahison. Enfin nous retrouvons les mêmes allusions à l'arrogance ou à la rapacité. une correspondance entre deux imageries que résume une appellation partagée : parasites ou cancrelats.

L'Afrique noire est une formidable macédoine d'ethnies assumées, dont la diversité n'a d'égal que l'esprit de tolérance et d'équilibre. Le plus souvent d'ailleurs, lorsqu'un conflit éclate qui semble ethnique, on constate qu'il est en vérité d'abord régional : Nord contre Sud, plateaux contre côte ; religieux : chrétiens contre musulmans ; économique : appropriation de mines ; ou social : quartiers contre centre-ville... L'ethnie n'étant pas la source de l'incompréhension mais seulement un mode de rassemblement défensif.

Cette digression de voyageur pour souligner à la fois la normalité de s'affirmer hutu ou tutsi au Rwanda ; et l'anomalie, la dérive de la propagande antitutsie propagée sous le régime du président Habyarimana. (...) Dans ce cas, quel était l'instigateur de cette propagande ? Répondre : la colonisation, serait simpliste. Certes, pendant un siècle, l'administration coloniale et le clergé ont rivalisé pour opposer une ethnie à une autre, ils ont entraîné derrière eux une cohorte d'anthropologues dont les écrits africanophobes vous tombent des mains par leur stupidité abjecte. Mais, d'une part, cette intelligentsia coloniale a sévi partout en Afrique, pas plus ici qu'ailleurs, pour retarder l'échéance de l'indépendance. D'autre part, si ces théories sur l'indigène rwandais étaient racistes, elles n'étaient pas particulièrement antitutsies.

La haine, les Tutsis

Ignace : Les parcelles fécondaient de la haine sous les récoltes, parce qu'elles n'étaient pas en largeur suffisante pour deux ethnies.

Fulgence : Le manque de parcelles (...) on en parlait pertinemment entre nous. On voyait bien que les parcelles fertiles allaient bientôt manquer. On se disait que nos enfants allaient bientôt manquer. On se disait que nos enfants devraient bientôt quitter à la file, en quête de champs vers Gitarama ou plus loin vers la Tanzanie ; sinon ils allaient devenir les obligés des Tutsis sur leur propre colline. On pouvait se voir confisquer des récoltes qu'on avait bien semées. De ce qu'on avait appris des vieillards, on pouvait même être forcés à des travaux de débroussaillage, d'élevage ou de maçonnerie, comme à l'époque des mwami. Ces corvées gratuites, elles pouvaient tennailler le cultivateur plus que de raison.

Une tuerie surnaturelle

S'il est vrai que des dizaines de milliers de Hutus ont été assassinés pour leurs prises de position humanistes, on ne cite pas d'exemples de personnes arrêtées pour leur seul refus de tuer, sauf cas très particuliers : conjoints de couples mixtes ou personnes accusées d'avoir caché des Tutsis.

Les Russes, les Espagnols, les Argentins, les Roumains, les Irakiens et bien d'autres à une époque de leur histoire ont mesuré l'efficacité des machines à broyer les esprits, conçues par Staline, Franco, Videla ou Ceaucescu, Hussein, autant de dictateurs qui ont obtenu une massive soumission de la population, un renoncement, une sorte d'abrutissement et une accoutumance à la délation, mais qui n'ont pas soulevé de cortèges enthousiastes et populaires, tuant en chanson tous les jours aux heures de travail.

Si ces historiens et ces philosophes occultaient le caractère irrationnel et exceptionnel du génocide, ils pourraient s'avérer équivoques, voire dangereux, dans la mesure où ils encourageaient le pessimisme et la bigoterie ; ou, plus désespérant, aviveraient le pire des fléaux de nos sociétés : le cynisme.

Des mots pour ne pas le dire

Elie : Depuis l'indépendance, les intimidateurs n'ont jamais cessé de tripoter l'idée des tueries, en se gardant de jamais les nommer. Par exemple, quand ils proclamaient : « Il n'y a pas assez de terres pour deux ethnies dans ce pays, et aucune ne va s'en aller, il revient donc aux Hutus de solutionner », cela signifiait ce qui ne se disait pas.

La mort dans le regard

Écrit en mars 2003